

## **Atelier d'écriture avec Frédéric Ciriez**

### **Exposition « Parisiennes citoyennes ! Engagements pour l'émancipation des femmes (1789-2000) »**

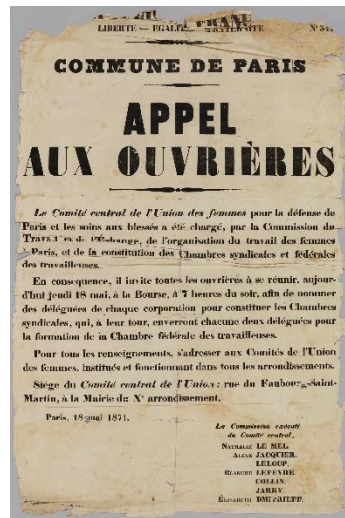
Ce projet en collaboration avec Sciences Po Saint-Germain-en-Laye s'inscrit dans le cadre de l'exposition « Parisiennes citoyennes ! » au musée Carnavalet. Un atelier d'écriture a été proposé aux étudiants sur des sujets pensés en lien avec les œuvres des collections du musée présentées dans l'exposition.

L'exposition « Parisiennes citoyennes ! » nous entraîne dans une ambitieuse traversée historique, de la Révolution française jusqu'à la loi sur la parité, sur les traces des luttes que les femmes ont menées à Paris pour leur émancipation.

Œuvres et sujets proposés :

**Rédiger votre propre appel politique aux Sciencespistes 2022 !**

*Affiche de la délégation communale du 2<sup>e</sup> arrondissement concernant la fermeture des maisons closes et les troubles engendrés par la prostitution, Imprimerie Lefebvre, affiche, 1871*  
*et Appel aux ouvrières par le Comité central de l'Union des femmes pour la défense de Paris et les soins aux blessés, Imprimerie nationale, affiche, 1871.*



**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde.**

**Que voyez-vous ?**

*Colette à son balcon, anonyme, photographie, 1910.*



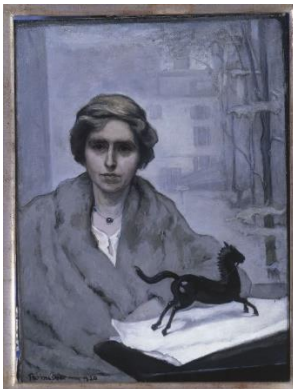
**Vous aussi vous êtes une frondeuse. Vous relancez le journal La Fronde et publiez vos propres "Notes d'une frondeuse" pour le temps présent sur le thème de la non-mixité (la rubrique de Séverine).**

*Portrait de Séverine, A BEAURY-SAUREL, peinture, 1893.*



*Portrait de Nathalie Clifford Barney, dite « l'Amazone », R BROOKS, peinture, 1920.*

**Faire le portrait, réel ou imaginaire, d'une femme libre que vous admirez particulièrement.**



*Le chalet du cycle au bois de Boulogne, J BÉRAUD, peinture, 1900.*

**Vous êtes une cyclo-woman soucieuse de votre liberté vestimentaire. Racontez un épisode de votre traversée de Paris, faite de rencontres, de paroles et de regards.**



**Faire le portrait, réel ou imaginaire, d'une femme libre que vous admirez particulièrement.**



**Portrait d'une professeure émancipée**

*« Rentrez chez vous ! Vous ne méritez pas d'être ici ! Vous êtes bizarres ! »*

Voici ce que me disent les élèves du collège de la rue d'en face, pendant la sortie annuelle au théâtre. Vêtue de mon uniforme aussi bleu que mon fragile espoir, je me fais juger, huer, moquer. Je me sens différente, et je n'aime pas cela. Je me retourne et regarde les autres élèves de la classe. Nous sommes tous figés face à leurs injures. Désarmés, nul n'ose rétorquer...

C'est alors qu'elle arrive, d'un pas décidé, et prend notre défense. Oui, elle a le courage d'aller nous défendre face à l'entière de ce public moqueur. Oui, c'est elle qui est allée redorer notre blason, retrouver notre réputation ! Elle s'est levée, a parlé, crié ! Par la seule force de ses mots, nous sommes devenus l'espace d'un instant les rois de la salle de théâtre.

Elle s'appelle Delphine, et c'était ma professeure de lettres.

En fait non, elle était bien plus. Elle était mon exemple, ma collaboratrice, mon amie.

Je me souviens de notre rencontre.

C'était un jour nuageux de septembre, il y a cinq ans. J'étais jeune et je ne savais pas qui j'étais, ce que j'aimais ou ce que je voulais. Puis, je l'ai vue, et j'ai su qu'un jour je deviendrai à mon tour une femme de lettres aussi déterminée et dévouée.

Pourquoi ?

Parce que Delphine est une femme pleine d'assurance, sûre d'elle et le revendiquant. Elle affirme qui elle est dans chaque situation et est prête à tout pour défendre ses idées et ses élèves protégés. Elle n'est pas seulement professeure, mais aussi femme, mère, comédienne, musicienne ! Bref, elle fait ce dont elle a envie. Le jugement ? Un détriment.

Parce que Delphine a une qualité merveilleuse: la bonté. Elle transmet à chacun de ses élèves son savoir, sa culture, ses idées, ses principes, ses passions, ses motivations; en vue de faire de nous une génération aux meilleures ambitions.

Parce que Delphine est une femme qui s'assume, s'amuse et amuse ! Elle a cette petite étincelle en elle, un croisement de volonté et de force qui lui donne un tel pouvoir. Hommes, textes, œuvres... tous elle les rend merveilleux !

Alors oui, je veux être aussi libre et émancipée que Delphine, et continuer toutes les belles choses qu'elle a débutées.

Belle et rebelle,

Telle est cette femme accomplie.

Je la prends comme modèle,

Et je lui dis: **merci**.

Julia Maldonado

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



Le souffle coupé par un mélange d'excitation candide, de fierté et d'appréhension, je tiens la pose quelques instants supplémentaires pour ne pas gâcher la photo. Un bruit de déclencheur plus tard, je peux relâcher la pression, détendant les muscles de mes épaules, affaisant un peu la tête. C'est bon, l'instant est conservé à jamais. La journée a été fatigante et j'aurais presque envie d'arrêter ici... Et en même temps, un sentiment de contentement s'écoule doucement par vague. Un rictus naquit sur mes lèvres en repensant à la première fois où je l'ai prise, cette photo.

Du haut d'un balcon parisien, en posant mon regard sur la rue en contrebas, je me rends compte combien les temps ont changé. Le dos courbé par les années je me tiens à la balustrade. Mon regard est attiré de lui-même par des éclats de voix et des cris s'élevant dans la rue. Ma bouche s'étire, creusant des ridules, en voyant une bande de jeunes filles passées sur leur trottinette, parlant et riant si fort que leurs voix résonnent en écho sur les immeubles. Elles sont la manifestation même de l'aboutissement de notre combat. Savoir qu'elles pourront grandir sans barrière face à leurs homologues masculins, en se sentant sur un pied d'égalité, qu'elles pourront – qu'elles *peuvent* s'habiller comme elles l'entendent et s'exprimer sans ne se soucier du monde ni des regards qu'on leur porte ; les savoir libre, créer des bulles de bonheur qui éclatent dans ma poitrine.

Elles filent à travers la rue et bientôt on ne les voit plus. Cette apparition fortuite suffit à raviver ma motivation et la vigueur nécessaire à finir cette séance photo. Nos revendications passées prennent tout leur sens. Je me sens un peu émue à ses pensées, alors je me tourne vers l'immeuble en face pour masquer mon émotion. « Lève la tête, et regarde droit devant toi » me suggère le photographe. J'obtempère en me redressant. Mes yeux tombent sur la banderole toujours accrochée

au balcon d'en face, depuis la marche d'hier. Je revois toutes les marches qui nous ont conduit jusqu'ici. « Féministe en colère on va pas se laisser faire ! » criaient les femmes d'antan. A l'époque, moi aussi, j'étais dans la rue. On sortait dans les boulevards. C'était presque un rendez-vous tacite avec la liberté. Crier et chanter avec toute sa hargne et ce besoin de briser ses entraves.

Tout prend tellement de sens aujourd'hui. Me tournant vers le brun tenant l'appareil photo je reprends la pause des temps révolus. Bien moins crispée, bien plus confiante. Je sais pourquoi je me suis battue, je sais quel avenir je laisse derrière moi.

Raphaëlle Martin

**Vous êtes une cyclo-woman soucieuse de votre liberté vestimentaire. Racontez un épisode de votre traversée de Paris, faite de rencontres, de paroles et de regards.**



### **Point de vue d'une cycliste urbaine**

Libre sur ma bicyclette, la ville paraît plus élégante. Les immeubles haussmanniens encadrent la rue. Symétriques et pour autant chacune est originale. Le ciel est bleu. Le blanc de la pierre illumine le vert des arbres. La ville entière paraît sourire par une journée ensoleillée. La température est idéale. Sur mon vélo, les cheveux au vent je me sens vivante et libre.

Coups de klaxon. Les bruits de la ville me ramènent à la réalité car oui je suis bien sur une piste cyclable parisienne, un lieu sombre rempli d'obstacles. Attention ! des piétons effrayés face à l'agitation de la ville. La ville est remplie de danger. Des automobilistes pressés qui n'hésitent pas à utiliser leur klaxon ; ceux qui laissent leur véhicule stationné sur le chemin. Les risques constants de portière qui peuvent s'ouvrir. Quand la voie elle-même n'est pas placée entre autobus et voitures. Pire quand il faut partager avec des piétons étourdis. L'usage de ma sonnette, des regards égards de passants laissant un espace libre. Un feu, une pause dans mon parcours. - « Beau temps aujourd'hui », m'interpelle le chauffeur de bus sur la voie d'accotée. Quelques banalités échangées qui apportent toujours un peu de joie avant que le feu passe au vert. Le cycle reprend, un trajet sur ma bicyclette.

Un virage pour arriver sur les quais de Seine, des signes de main avec des touristes ébahis sur un bateau mouche. Des sourires avec des promeneurs entre ceux qui ne savent pas vraiment où ils vont, ceux qui sont sortis à la vue de la lumière par la fenêtre. De nombreux regards échangés, parfois un hochement de tête entendu. Jamais plus. Des interactions brèves qui rendent chaque trajet unique.



**Faire le portrait, réel ou imaginaire, d'une femme libre que vous admirez particulièrement.**



Je pense que chacun a déjà, vécu au moins une fois, cette histoire. Son histoire, mon histoire, celle de tant d'autres. Lorsque deux chemins se croisent, tout peut parfois être dit en un regard.

J'étais très jeune, animée de cette sorte d'engouement et d'innocence, me baladant dans les rues de Londres. J'attendais à un passage, en face, une jeune femme, qui avait probablement l'âge que je possède en tenant ce crayon. Toutes deux nous nous ressemblons, son mascara a coulé, il pleut, ou est-ce le chagrin de toute femme qui fut blessée en quête d'indépendance qui agissait sur ses yeux comme la pluie qui s'écoule sur le monde. Nos regards se croisent, et chacune y voit son reflet, ce miroir temporel nous projette dans toutes directions. Je voyais en elle mon futur, mon adolescence et ma vie de jeune femme. Je portais sur elle un regard admirateur, en espérant être grande, être femme, être libre. Quoi de plus libre que de se balader dans les rues de Londres, avec un air si affirmé, presque effronté, qui vous regarde et vous défie. Elle reflétait mon futur, certes, mais en elle j'apercevais les femmes, celles du passé, qui ont tant œuvré. Comment être à la hauteur ? Comment remercier pour les avancées qu'elles nous ont léguées ? J'ai aujourd'hui le même regard que celui de la femme que je voyais hier ; celui d'une femme qui sait ce qu'elle doit, mais aussi ce qu'elle veut. Toutes ces femmes étaient rassemblées dans ces yeux qui m'implorait de profiter, de ne pas me laisser embêter, puis-je dire emmerder ? de me battre et de ne pas commettre les mêmes erreurs, mais d'avancer.

Le feu devient vert, le monde marche au ralenti.

Elle que voit-elle ? Un reflet d'elle-même plus jeune, plein d'espérance, de rêves, d'illusions. Celle qui était n'est plus mais rêve de le redevenir.

Lorsque l'on est enfant on se rêve femme et lorsqu'on est femme on se rêve enfant à nouveau. Beau paradoxe qui nous prend. Cet enfant qu'elle voyait, c'était la prochaine génération de femmes, percevons-nous dans les yeux des plus jeunes les maux, les joies, les instants de vie qu'ils vivront comme nous les avons vécus. Voyait-elle une raison de se battre, pour éviter à cette jeune fille des inégalités dont elle n'a pas idée ? Nous avançons elle et moi sur le passage, plus nous nous rapprochons, plus nous nous comprenons. Vient le moment fatidique où nous sommes trop proches, la collision est assurée. La collision, c'est la perte de ce regard. Deux femmes qui se rencontrent, deux chapitres différents de la même histoire, celle de la vie d'une femme.

Cette femme émancipée, c'était toutes les femmes, c'était elle, c'était moi, c'était nous. Chaque fois que je marche dans la rue je deviens elle. Aujourd'hui, je vais avoir 18 ans, et je pars pour Londres. Cette femme désormais c'est moi. Le miroir s'est inversé.

Clémence Veillon

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde.**

**Que voyez-vous ?**



La ville qui s'étend sous mes pieds. Paris qui vit. La vie qui bouillonne dans la rue. Des passants, des enfants, des amants. Cramponnée à la rambarde du balcon j'assiste à ce défilé de va-et-vient. Derrière moi, l'appartement parisien de Maxime, austère et sans vie. Au contraire, devant moi, il y a la chaleur d'un après-midi de juin, la lumière qui joue avec les fenêtres et qui passe entre les feuilles des platanes. Des rires. Ça fait longtemps que je n'ai pas ri. Les enfants qui chahutent, un qui roule par terre hors de ma vue, je me penche pour voir où il est arrivé, amusée. Il se relève et s'époussète toujours dans un éclat de rire. Il est loin le temps des chamailleries où je me roulais par terre avec ma sœur, où l'allure n'avait aucune importance et où on se faisait reprendre par maman car on abimait nos vêtements. Mais quel bonheur c'était de courir dans les champs au gré de notre imagination et de nos envies, libres de nos mouvements. Et maintenant, je suis ici, engoncée dans cette robe de soirée que j'ai pourtant choisie moi-même. Cette robe en velours épais qui me colle. Qui comprime ma poitrine. Ce futur qui m'opresse. Cette veste qui m'étrique. J'ouvre un bouton du col pour mieux respirer. Puis deux. Et soudain, de la musique. Des vivats. Des éclats de voix. Des tambours. Des femmes. Libres. Ensemble. Marchant dans la rue. Heureuses. L'une d'elles est habillée terriblement vulgairement. Je parlerais sûrement de ses vêtements si j'étais avec mes amies, critiquant son manque de goût. Mais, ici, de mon balcon je la regarde. Elle est là, seule, virevoltant entre la foule au gré de la musique. Tellement affranchie et désinvolte. Elle valse entre les gens si élégamment qu'on ne voit pas sa tenue. Les jupons déchirés volent autour d'elle dans un mouvement perpétuel, créant un flou harmonieux. Et parmi ces gens qu'elle dépasse, deux femmes. Discrètes et banales. Elles se tiennent la main, leurs visages tournés l'un vers l'autre. Je me penche pour essayer de mieux voir. Elles semblent détachées de la foule. Au cœur d'un moment intime. Un

secret peut-être murmuré au creux de l'oreille par l'une fait rire l'autre. La première l'enlace d'un bras sur les épaules, et elles continuent de marcher comme cela. Toutes ces femmes défilant, chantant haut et fort leur désir d'être libres. En cet instant, elles le sont. Elles marchent dans la rue, sans considération pour les conventions et les qu'en dira-t-on. Et moi, je suis tout là-haut, enchaînée dans ces tissus précieux et derrière ces murs dorés. Elles sont belles. Rayonnantes.

Je suis suspendue à ce flot de vie qui passe, qui passe et qui ne s'arrête pas. Des centaines d'elles défilent ensemble. Je suis trop haut pour reconnaître qui que ce soit, mais y reconnaitrais-je quelques visages ? J'essaie de plisser les yeux pour mieux voir, en vain, ces corps restent sans visages, juste des masses de couleur, des cheveux au vent, des voix...

Une main encercle mon bras, me sortant de ma torpeur. Mon fiancé. Maxime. Il regarde ce qui se déroule en bas, maussade.

- Emilia.

Il est contrarié. Son ton est sec.

Il est l'heure de partir, on nous attend. Dépêche-toi.

Il tire mon bras et m'arrache au spectacle de cette vie qui anime la rue en contre-bas. Jusqu'au dernier moment, je garde les yeux sur elles, jusqu'à ce que je ne voie plus que les immeubles identiques d'en face étant aspirée derrière le seuil des fenêtres qu'il s'empresse de refermer.

Elodie Guilcher

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



**Tableau de foule**

J'aime regarder les gens, les passants. Regarder la rue. Alors je m'installe sur mon balcon, tout juste assez grand pour une chaise en fer froid, rouillée par les hivers, et j'observe, j'admire. La foule passe, par groupe, par amis, par famille, ou par individus qui se détachent au gré des pavés. Alors je m'assoie, un verre à la main, appuyée contre la rambarde qui me sépare du vide et de la rue. Ce qui s'étend sous mes pieds on dirait un de ces tableaux de foule, et moi je me tiens en spectatrice hors du tableau, surplombant la scène, voir sans être vue. Je n'aime pas qu'on me surprenne à épier les autres, l'impression d'être un voyeur brûlant dans mon thorax me fait rougir d'embarras chaque fois que l'on me surprend en train d'observer. Mais ici, sur mon petit balcon, je suis à l'abri des regards : personne ne pense jamais à lever la tête.

Je regarde un couple passer, main dans la main. Ils sont beaux les amoureux. Un peu plus loin une mère et sa fille se promènent. La petite titube, de cette démarche hésitante et mal assurée des premiers pas, agrippée à la poussette ; sa mère, tout sourire, à ses côtés. Elles traversent la rue longeant la place à pas lents. Elles ont tout le temps de vagabonder sous le soleil de mai. Un écolier passe en courant en direction de l'arrêt de bus, son cartable grand ouvert sur le dos, prêt à expulser tous ses cahiers au moindre obstacle. Et ça ne manque pas d'arriver. Il bouscule madame Paulette, la petite vieille qui habite au bout de la rue, au 1<sup>er</sup> étage du numéro 2. Le garçon finit par terre, ses affaires de classe éparpillées sur le sol. Mais la vieille, elle, résiste et tient bon : elle est toujours debout. Elle est plus résistante qu'elle n'en a l'air et que je ne le pensais.

Mon regard se détourne et se porte de l'autre côté de la place où des ouvriers sont en plein travaux. Le bruit du marteau piqueur résonne à intervalles réguliers le long de bâtiments, gravissant les façades pour se faufiler dans les salons et les cuisines par les fenêtres ouvertes, serpentant jusqu'aux toits et s'introduisant dans les chambres de bonne grâce aux velux, avant de dévaler de l'autre côté et de s'évaporer dans l'air. Mon appartement aussi s'ébranle au fil des vibrations, me faisant douter chaque fois de la solidité du balcon sur lequel je suis tranquillement assise. Un groupe d'ados passe à côté du chantier. Ils se chamaillent entre éclats de rire et gorgées de soda et bouchées de frites du fast-food de l'angle. En face d'eux arrive un homme, son chien en laisse le traîne tant de vigueur que j'en viens à me demander qui est vraiment le maître ici.

Je laisse mes yeux se balader de groupe en groupe, de personne en personne. Je les regarde et je me questionne, je m'interroge, et j'imagine... quelle vie ils peuvent avoir, quelles sont leurs histoires, d'où viennent-ils ? Que font-ils ?

Mon regard retombe sur le couple de tout à l'heure. Ils sont maintenant assis sur un banc, à l'ombre des arbres. Ils sont penchés l'un vers l'autre et paraissent discuter. Je me demande de quoi ils parlent... Peut-être sont-ils comme moi en train d'observer les passants ? c'est peu probable... Alors peut-être parlent-ils de leur journée, de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils vont faire. Ou alors de tout autre chose.

Ils ont l'air heureux, ils se tiennent toujours par la main. Peut-être ont-ils quelque chose à célébrer ? Je continue de les observer, chaque petit geste, chaque petite mimique. Les passants ne leur prêtent pas attention, chacun dans sa bulle. Et leur bulle à eux est particulièrement rayonnante. Un sourire tendre, un regard doux, une mèche de cheveux remise à sa place derrière l'oreille... Ils remplissent tous les clichés, mais peut-être que les clichés ne sont pas si mal finalement.

Un rayon de soleil attire mon regard vers leurs mains, un éclat doré bien visible. Quelque chose à célébrer ? Oui, il semblerait bien qu'ils aient une bonne raison d'être heureux. Après tout, il y a dix ans ils n'avaient même pas le droit de se marier. Il et il se lèvent, main dans la main, amoureux, et personne n'a rien à redire.

Hélène Prêtet

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



Debout sur mon balcon, j'attrape la rambarde et me penche vers l'activité de la rue en contrebas. De cet emplacement, j'ai vu sur une route simple, bordée de deux trottoirs, tandis qu'une rangée d'immeubles haussmanniens s'élève en face de moi.

Et telle Colette, posée fièrement sur le sien, j'observe calmement les va-et-vient des passants. Chacun sa propre vie, sa propre histoire, qu'ils amènent l'espace d'un instant devant moi, avant de l'emmener et de disparaître pour toujours dans le flot de la foule à l'autre extrémité de la rue.

Depuis que cette photographie de Colette a été prise, les choses ont bien évolué.

Les temps changent,

Les gens passent.

Et j'observe toujours.

Je vois une femme apparaître au bout de la rue, elle s'avance et tourne son visage souriant vers la femme qui lui tient la main.

Depuis Colette, la condition des femmes s'est améliorée. Elles peuvent aujourd'hui vivre plus librement, de façon plus équitable. Et aujourd'hui, depuis mon balcon, je vois d'un air détaché, que les choses continuent à changer.

En effet, une deuxième femme venant du même côté, s'engage dans ma rue, dans la rue de mon balcon, et colle sur les murs de Paris des lettres qui forment un mot et des mots qui forment une phrase qui revendique.

Quelques instants plus tard, un homme sortant du bâtiment de l'autre côté de la route prend fièrement en photo un proverbe progressiste tagué sur la façade. Et je le vois, je le vois dans leurs yeux et sur leurs visages que nous sommes à une période de transition. De recherche de changement. On considère à présent l'égalité comme un principe fondamental de la société. De même que l'acceptation. On s'informe sur le sujet, et on informe les générations futures sur les concepts d'égalité, d'équité entre les genres et de bienveillance les uns envers les autres. Et sur cette rue où s'engagent tous ces gens, on se dirige vers le progrès. A présent, on s'insurge face aux situations d'inégalités, on se révolte contre les injustices et on refuse les temps passés, comme on abandonne derrière soi la route que l'on vient de quitter.

Cependant, du haut de ce balcon, je les aperçois, je les vois, ces marcheurs à contre-courant, qui se faufilent entre les passants, entre les voitures. Ceux à contre-courant, qui seuls, causent du souci à tous. Ce qui n'empêche tout de même pas aux autres de continuer leur chemin. Et moi, du haut de ce chemin, je suis spectatrice de cette progression commune.

Du moins, j'espère l'observer. J'espère que de tout en haut de cet immeuble, ce que j'observe n'est pas dû à une vision déformée, trop éloignée de la réalité du sol.

Car bien-sûr, il reste tant de choses à faire. Tant à remanier, tant encore à changer et à améliorer. La route est encore longue. Car du haut de ce balcon, j'aperçois encore les imperfections du revêtement de la rue, je peux voir se dresser devant moi les façades noircies par des années de tradition de certains immeubles.

Je vois les bosses et les trous, les fissures et les obstacles qui font trébucher mes passants passagers, les obligent à s'écarter, à les contourner, et parfois même à revenir en arrière. Mais ils tiennent bon, car le but de ces passants, lecteurs, je le sais, car je les observe depuis si longtemps, est toujours d'arriver à destination.

Juliette Antunes



**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



Avant d’emménager dans mon appartement parisien, la première chose que j’ai faite, c’est m’assurer qu’il y aurait un balcon. Ce petit rectangle de pierre suspendu au-dessus du vide, c’est comme le panier d’une montgolfière, si les montgolfières étaient immobiles. C’est observer le monde mouvant et changeant, et rester aussi intouchable et détaché qu’un dieu. Chaque jour, du matin au soir, et du soir jusqu’au matin, je joue aux équilibristes et inlassablement, je regarde sans être regardée les gens et le temps qui passent. Elles me fascinent, ces figures minuscules qui déambulent sans jamais lever la tête. Comme je me sens puissante, moi qui, d’en haut, suis témoin des tumultueuses révolutions d’en bas, aussi lisse et immuable qu’une statue de marbre.

Celles que j’aime surtout regarder, ce sont les femmes. Il faut dire que les hommes sont d’un ennui mortifère : ils marchent en grande fanfare comme si le sol que foulent leurs pieds leur appartenait, et se pressent d’un endroit à un autre d’air tout à fait affairé. Les femmes, elles, sont tout à fait divertissantes. On les remarque facilement, elles dénotent, et il existe autant de démarches que de femmes. Il y a le pas hésitant de cette femme qu’on devine être battue par les bleus qui recouvrent ses bras, il y a le pas rapide et impénitent de cette employée qui veut être prise au sérieux, il y a le pas lourd et impardonnable de cette adolescente qui enrage de ne pas être écoutée.

Parfois, regarder semble insuffisant et mon repère est plus proche d’une cage que d’un piédestal. Les mains agrippant la rambarde froide et rouillée, le corps penché par-dessus bord, tous mes muscles tendus pour m’empêcher de tomber, je les vois prendre les rues d’assaut à coup de poings levés et de cris à gorge déployée. Je les vois pour la première fois marcher au même rythme : celui de la lutte commune. Leurs pancartes sont trop basses pour que les déchiffre mon œil usé par la tâche, et je me penche plus encore.

En un instant, le temps d'un battement de cils, mes mains moites d'excitation glissent et mon équilibre précaire est rompu. Je bascule en avant. Par miracle, mes pieds ne passent pas par-dessus la rambarde, et il me faut beaucoup d'effort pour me jeter de tout mon poids en arrière et tomber sur la pierre fraîche de mon cher balcon.

Mon unique tentative de rejoindre la masse avait été récompensée par ma déchéance. C'est décidé, le monde du dehors ne veut pas de moi. J'étais condamnée à voir sans pouvoir toucher, à survoler le monde sans pouvoir y exister.

Le cœur battant à la chamade, je me redresse peu à peu et repose mes yeux sur la procession de femmes qui avance toujours, ignorant tout du drame qui a failli se produire. Je ne discerne pas bien leurs slogans, des acronymes - PMA, GPA - qui perdent tout leur sens pour quelqu'un comme moi, mais bientôt gonfle dans mon cœur un sentiment d'appartenance qui remplace la peur.

Ces femmes que je n'avais jamais rencontrées, desquelles je m'étais si longtemps éloignée, recluse comme j'étais sur mon balcon ; ces femmes qui n'étaient pour moi une distraction, pour qui j'avais si peu d'empathie ; ces femmes étaient mes sœurs et leur combat était le mien, le nôtre. Je ne participais jamais, mon exil dans les hauteurs m'avait déshabitué des foules, mais bientôt je sentis qu'un vent nouveau soufflait sur Paris. Les femmes étaient retournées calmement dans les rues et, à nouveau, se distinguaient les unes des autres. Pourtant, d'une façon presque imperceptible, quelque chose avait changé. Elles semblaient habiter leur corps différemment, comme s'il leur appartenait pleinement pour la première fois. Elles ne faisaient plus tache, figures esseulées dans un monde d'hommes, non : elles bougeaient ensemble, une vraie sororité.

Je me sentais moi-même altérée d'une manière si subtile que cela m'échappe encore. A quel degré indiscernable leurs revendications avaient-elles modifié mon hermitage ? Je n'en savais rien, pourtant je comprenais que chaque marche, chaque nouveau droit arraché aux serres des hommes réticents me touchait personnellement, me libérait d'un carcan jusqu'alors invisible. Plus que tout, j'étais persuadée qu'il en était de même pour toutes les femmes du monde.

Aujourd'hui je regarde les femmes d'un autre œil. A travers elles, on voyait désormais un florilège d'histoires qui n'avaient plus peur d'être racontées. Alors, je récuse les accusations de voyeurisme, je vous vois déjà venir ! Regardez-moi, voyez-moi, je vous en conjure : comprenez-moi ! Je ne suis pas si terrible : je ne suis que la plume qui couche sur le papier les histoires que vous ne voulez pas lire.

Leonore Araujo Dutartre

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



Je sors prendre l'air. Voir le monde.

Ça, c'est ce que j'avais décidé avant que mes jambes, trop fatiguées de descendre quatre étages, ne me fassent échouer sur mon balcon, incapables d'aller plus loin. Je me résous à mon sort, et m'appuie sur la balustrade, me penchant vers le monde d'en bas.

Je sors et je m'impose au monde.

Enfin, le monde ne ressent rien. Il ne sait pas quand il est observé. Même si, avant, ma figure féminine exhibée aurait bien été remarquée, commentée, et peut-être même sifflée, aujourd'hui il n'en est plus rien. Les femmes font désormais partie du décor, et n'en sont plus les protagonistes. Une bouffée de fierté et de puissance m'envahit. Je peux faire ce que mes ancêtres n'auraient pu faire! Je me donne alors la mission de venger les femmes: le monde nous a jugées, affichées, à mon tour maintenant de le toiser. Je me penche tranquillement pour le voir vu d'en haut, et attends d'un œil attentif que le monde se dévoile à moi.

Mais je ne ressens rien. Ou plutôt, je me sens vide. Je ne le vois pas. Si je cherche de mes yeux le monde, il s'échappe, et tout ce qui tombe sous mon regard reste immobile, ou au moins sans intérêt. Où est le monde?

Je n'arrive qu'à voir un ordre bien établi, où chaque détail se fond et se confond avec le paysage. Mais ce paysage n'est pas synonyme du monde... il est froid, et bien qu'il bouge, je ne le sens pas vivant. Seules des âmes défilent en bas de chez moi. Prises dans leurs pas, leurs actions quotidiennes et leurs visages impassibles.

Ça ne peut pas être ça, le monde. Le monde est vivant. Il progresse, il évolue. Il vit. Où se cachent les évolutions du monde? Elles ne peuvent pas exister dans une routine bien établie, comme suivre ce feu tricolore au coin de la rue, là-bas. Passer au vert, s'arrêter au rouge. Passer au vert, s'arrêter au rouge. Passer au orange, alors qu'on devrait s'arrêter.

Elles existent pourtant bien! On peut voir leur matérialisation, leurs points culminants depuis ce même balcon d'acier et de pierres... qui se passent souvent violemment... des pavés volent, des poubelles brûlent et des gens hurlent. Des pavés jetés, des gens qui accélèrent au feu orange. Ou les évolutions mûrissent-elles?

Le monde est trop fort: je viens en dominatrice, avec mon regard d'analyste, et il m'apporte plus de doutes que de certitudes.

Bon. Pour pénétrer le monde, je dois le fragmenter, pour l'y voir se refléter. Je dois trouver cet éclat qui le révélera. Mais où le trouver? La seule chose dans ce décor qui évolue est invisible...

Des pavés jetés, des gens qui accélèrent au feu orange... Ce sont les humains qui changent le monde. Le monde bouillonne grâce à eux.

Si je veux observer les changements du monde, je dois percevoir l'esprit des gens! L'esprit des passants! Mon éclat que je cherche est dans les yeux des gens... et il reflète le monde. Alors, devrais-je descendre, interpellé quelqu'un pour expérimenter dans le fond de ses yeux et de ses mots l'éclat du monde que je cherche?

Ça me revient à l'esprit! Pascal! "Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants; si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir? Non ". C'est vrai! De loin, nous ne pouvons pas connaître les gens, nous ne pouvons pas les comprendre, les apprendre. Nous ne voyons que l'enveloppe corporelle. Ce n'est pas ici que je cherche l'éclat. De même que ceux qui lèvent les yeux ne me verront pas, alors je ne les verrai pas non plus en les toisant. Le monde vivant se cache au creux des hommes, et les hommes ne s'observent pas de loin, ils se vivent. L'éclat du monde se trouve quand on rencontre autrui. J'ai toujours autant de questions, mais mon esprit est plus clair. Les réponses suffisent à mon corps pour trouver l'énergie à me porter dans les rues, rencontrer le tumulte du monde.

J'avais la bonne intuition dès le départ.

**Faire le portrait, réel ou imaginaire, d'une femme libre que vous admirez particulièrement.**



**Portrait d'une femme libre et émancipée**

La femme libre et émancipée ce n'est pas celle qui s'habille, parle ou se comporte en sachant qu'elle va à l'encontre des dictats de la société et s'en fiche. C'est celle qui ne se demande même pas quelles entraves sociales elle brise en agissant de la sorte. C'est celle qui, dénuée de tout complexe, vit comme un humain avant de vivre comme une femme. Sur son visage ne transparait pas d'hésitation, elle arbore un regard droit, fort et assuré. Elle a l'air confiant, reposé de celle qui ne risque pas d'être victime du masculin, de celle qui n'a pas peur, de celle qui ne se préoccupe pas des risques qui l'entourent. Elle est, et c'est déjà bien assez.

Elle ne revendique pas ses droits, puisqu'ils lui sont innés. Et ce regard sûr qu'elle pose sur le monde décourage quiconque voudrait l'empêcher d'agir comme elle souhaite. C'est une femme trop libre pour être soumise, trop libre pour être mise en cage. On ne saurait remettre sa liberté en cause ou cela paraîtrait aussi insensé que de retirer ses ailes à un oiseau. Sa liberté est pour elle constitutive. C'est une liberté pleine et totale dont elle jouit sans devoir attendre. Par ailleurs, cette liberté bien qu'elle la possède déjà, elle la désire plus que tout et c'est cela même qui la rend invincible.

Elle incarne évidemment pour les autres une figure de lutte, de proclamation des droits, pourtant elle ne combat pas. Elle se contente de vivre simplement. Ne prétendant pas savoir comment se délivrer du carcan sociétal, elle représente pourtant pour la foule un modèle. Cette femme n'a pas honte de son âge, n'a pas honte de son poids, n'as pas honte de son corps. Elle ne connaît d'ailleurs

pas la honte puisqu'elle est entièrement détachée du regard de l'autre. Elle ne connaît ni la peur du « qu'en dira-t-on ? », ni la tristesse d'une main posée sur sa bouche qui la fait taire.

Elle n'a besoin de personne d'autre que d'elle-même. Elle est capable d'apprécier sa propre compagnie et rien que pour cela, il me semble que c'est une femme, un humain libre.

Violette Zerrouki

**Vous vous tenez sur un balcon. Vous êtes spectatrice des tumultes et des changements du monde. Que voyez-vous ?**



**Vertige humain**

Nous y voilà. Nous y voilà dans l'un de ces instants où je suis seule, sereine et peut-être même heureuse mais qu'une petite voix dans ma tête ne peut s'empêcher de s'exprimer. Cette petite voix, irréprouvable, sème le trouble dans ma précaire certitude et ne peut s'empêcher d'analyser le monde qui m'entoure. Pourtant, assise sur ce balcon, ce lieu semble m'inciter à lâcher prise, me détendre et profiter de ma jeunesse comme ils disent, mais il n'en est rien. Alors que je jouis d'une perspective insaisissable sur les toits parisiens et leurs mythiques petites cheminées, mon regard est immédiatement, irrémédiablement et instinctivement attiré en contre-bas. À la lumière et l'immensité que m'offre mon balcon du cinquième étage, je préfère ce tumulte vertige humain qui s'agite dans les rues. De mon perchoir haussmannien, dominant ce fluide continu d'agitation, j'observe.

Ce que je vois ce n'est pas un homme d'affaires qui marche d'un pas affirmé et pressé, une fillette qui se promène le regard égaré ou un groupe de touristes asiatiques qui s'émerveillent devant ces bâtiments du Second Empire. Je vois une masse, une masse organique et vivante. Elle ne prend pas la même direction, elle ne se déplace pas à la même vitesse, pas avec la même intensité mais cette masse est vivante. Elle flâne, se suit, se dépêche, s'agglutine, s'écarte, se rapproche, s'éloigne ; elle vit. Cette masse est constituée d'une multitude d'individus qui se dirigent vers leurs propres objectifs, vers leurs propres rêves, vers leur propre destin mais ont-ils un avenir commun ?

À regarder de plus près, à tant s'agiter, cette foultitude n'est ni plus ni moins qu'immobile. Elle s'agite, se débat, bouillonne mais elle n'avance pas. Je ne dis pas qu'elle ne bouge pas, au contraire

elle ne cesse d'emprunter les mêmes avenues, les mêmes boulevards, les mêmes ruelles mais elle reste dans cette bulle et s'y conforme. Tout ce flux humain qui circule sous mon balcon retourne à son point de départ. Cette masse est contrainte, encadrée, opprimée. Opprimée par une force dominante qui veut lui imposer sa loi et sa volonté. Si tu veux survivre dans cette masse, tu dois t'y conformer. Tu peux te donner corps et âme pour t'en libérer, le nombre fait la force et dans cette masse tu es seule. Tu n'es d'ailleurs jamais aussi seule que lorsque cette foule t'entoure, t'étreint et t'étouffe. Elle te regarde, te juge, t'ignore, t'interpelle, te poursuit et parfois t'agresse.

Cette masse leur appartient, ils pensent pouvoir la diriger et la contraindre à leur volonté. Cette domination, où devrais-je dire ces dominateurs qui pensent que l'espace public est leur domaine, condamne l'autre moitié de la rue à la discrétion, l'invisibilité et la peur. Pourtant, elles sont là. Elles sont là et je les vois. Elles s'unissent, manifestent, défendent leur droit d'exister, de s'exprimer, transgressent les normes, placardent les murs ; elles forment leur propre masse. Elles forment un « nous », se revendique en tant qu'unité victime d'une même violence dominatrice. Et cette nouvelle masse peut changer les choses.

Après tout de mon balcon, je l'observe, toutes et tous sont égaux. Ils ne sont que de petites choses fragiles, perdues et impuissantes. Seules elles ne sont rien, ensemble elles forment un tout. Un tout capable de s'unir pour qu'enfin cette grande masse qu'est l'Humanité se dirige vers un destin commun.

Célia Bonnin